



NICOLAS LE FLOCH



JÉRÔME ROBART,
VIMALA PONS, MATHIAS MLEKUZ, FRANÇOIS CARON,
CLAIRE NEBOUT, VINCENT WINTERHALTER, JEAN-MARIE WINLING
DANS

❧ NICOLAS LE FLOCH ❧



Produit par
JEAN LABIB

Réalisation
EDWIN BAILY

Adaptation, scénario & dialogues
HUGUES PAGAN

D'après les romans de JEAN-FRANÇOIS PAROT
Editions Jean-Claude Lattès

Une production
COMPAGNIE DES PHARES ET BALISES

En coproduction avec
FRANCE 2

Fiction France 2
Responsable de la soirée "Crimes"

PAULE ZAJDERMANN
Conseiller de programmes
JUDITH LOUIS
Directeur de la fiction
JEAN BIGOT



❧ INTRODUCTION ❧

La série *Nicolas Le Floch* est l'adaptation audiovisuelle des romans policiers et historiques de Jean-François Parot publiés aux Éditions Jean-Claude Lattès. Nicolas Le Floch est un jeune commissaire de police qui vit à Paris dans la seconde moitié du XVIII^e siècle, sous Louis XV (1715-1774) et enquête pour le compte de M. de Sartine, lieutenant général de police du roi. Le climat est celui d'une fin de règne où la légèreté coexiste avec la misère, où le roi, las, lointain et pessimiste, est isolé par les intrigues de cour et les luttes d'influence. Les aventures de Nicolas débutent en 1761, à la fin de la guerre de Sept Ans (1756-1763). La vie politique en France est alors troublée par le jeu des alliances avec la Prusse contre l'Angleterre – qui aboutiront à la perte des possessions françaises de l'Inde et du Canada au profit des Anglais – et par la lutte de la royauté contre les jansénistes et la Compagnie de Jésus (supprimée en 1764). La marquise de Pompadour (1721-1764), favorite du roi, joue un rôle politique prépondérant, mais elle est impopulaire dans la capitale.

Sur ce fond de luttes de pouvoir et de conflits d'intérêts, les meurtres, les disparitions mystérieuses, les vengeance et les conspirations vont bon train. Bien que la torture soit alors monnaie courante, Nicolas Le Floch cherche des preuves avant d'accuser. Des tripots aux salons feutrés de Versailles, de la Basse-Geôle du Châtelet aux bordels de la Paulet, il s'y attelle avec acharnement et résout les enquêtes les plus délicates.



 *L'Homme au ventre de plomb*

1^{er} ÉPISODE
(2 x 52')

Fraîchement nommé commissaire de police au Châtelet, Nicolas Le Floch est chargé d'enquêter sur la mort mystérieuse du vicomte Lionel de Ruissec. L'autopsie du corps révèle que le jeune homme a été assassiné par ingestion forcée de plomb fondu. Rapidement, la conduite du père de la victime, le vieux comte de Ruissec, semble sujette à caution. Grâce à la collaboration efficace de son second, l'inspecteur Bourdeau, et aux conseils avisés de monsieur de Noblecourt, ancien magistrat retiré de sa charge, Nicolas Le Floch découvre une grave affaire de corruption et une sombre machination qui menace directement l'entourage du roi.





L'Énigme des Blancs-Manteaux

2^e ÉPISODE
(2 x 52')

Notre jeune commissaire au Châtelet se voit confier la mission d'enquêter sur la disparition du commissaire Lardin, chef de la police des jeux à Paris. Il ne tarde pas à apprendre que celui-ci était en possession de lettres compromettant les intérêts de l'État. Peu de temps après, un parent de Lardin est retrouvé mort à son tour. Guidé par sa perspicacité et avec l'aide de plusieurs témoins, Le Floch déjoue bientôt ce qui s'avère être un complot et parvient à récupérer les précieuses lettres, s'assurant ainsi la reconnaissance du roi.





Jean Labib, producteur

Duels à l'épée, chevauchées, costumes, tricornes, demeures royales, gargotes et estaminets modestes, trognes épouvantables et personnages sublimes : il y a peu d'occasions dans la vie d'un producteur de faire coïncider ses souvenirs et rêves d'enfant avec la discipline et la rigueur liées à la fabrication d'un film ou d'une série. Dans le cas de *Nicolas Le Floch* nous avons été comblés et sommes, je crois, au départ d'une grande aventure de la télévision. Se transporter à une autre époque, et en l'occurrence au milieu du XVIII^e siècle sous Louis XV, est toujours un voyage exaltant pour le téléspectateur. L'exotisme est nécessairement au rendez-vous et, qui plus est, le XVIII^e siècle offre à voir toutes les contradictions en genèse qui aboutiront à l'explosion de 1789 : l'Encyclopédie et les Lumières, les mœurs et le libertinage, l'extrême raffinement et la pauvreté la plus sordide.

Lever de rideau : à l'origine, pour animer ce grand théâtre, inventer les personnages et les intrigues, faire vivre Nicolas, jeune et séduisant commissaire de police, il y a un écrivain, ambassadeur de son état, passionné fou de cette époque, Jean-François Parot, et comme tout écrivain qui tient son rang, il sait raconter des histoires. A lui revient l'étincelle de départ, le

relais fut ensuite passé à Hugues Pagan, philosophe, ancien policier, scénariste rompu aux crimes et délits de notre époque. L'adaptation, le scénario et les dialogues lui reviennent, et avec quel talent. Edwin Baily réalise les films et, comme tout grand metteur en scène, il fait les choix qui vont porter le sujet à son point d'incandescence. Sur l'écran de nos rêves, il y a enfin les comédiens, des personnages en action qui expriment des passions et des sentiments qui par magie sont les nôtres. Au premier chef, Jérôme Robart, dans le rôle de Nicolas Le Floch : c'est le héros. Il semble que Jean-François Parot et Hugues Pagan aient pensé à lui en le faisant vivre par les mots. Il semble aussi que Jérôme Robart, dans une apparente facilité et avec un naturel désarmant, ait déjà rejoint *Vidocq* et *Le Chevalier de Maison-Rouge*. Grâce soit rendue à tous, ainsi qu'à Jean Bigot sans lequel cette aventure n'existerait pas. Que la fête commence !







Hugues Pagan, adptateur et scénariste

Après des études supérieures de philosophie, Hugues Pagan devient enseignant puis entre en juin 1973 dans la Police nationale, qu'il quitte en 1997 avec le grade de commandant de police principal. Dès 1981, il écrit des romans policiers (*La Mort dans une voiture solitaire*, *Je suis un soir d'été*, *L'Eau du bocal*, *Boulevard des allongés*, *Last Affair*, *L'Étage des morts*, *Tarif de groupe* ou encore *Dernière station avant l'autoroute*). Auteur de scénarios pour le cinéma et la télévision, (*Vaines recherches*, *Le Jour du serpent*, *Mort d'un zombie* (France 2), *Paul Sauvage* (M6), *Les Aveux de l'innocent...*), il est aussi le créateur des séries *Police District* (M6), *Mafiosa*, (Canal+) et *Un flic* (France 2).

En travaillant à cette adaptation, avez-vous pensé à une possible filiation avec un certain "âge d'or" des séries en costumes pour la télévision, dans les années 60-70 ?

À vrai dire, non. J'ai eu un véritable coup de cœur pour les romans de Jean-François Parot, leur narration, leur style, leur univers, leurs personnages et je me suis demandé comment restituer toutes ces choses. Évidemment, comme beaucoup, j'ai une certaine connaissance de l'histoire de la télévision mais je ne me suis jamais dit qu'il s'agissait d'écrire à la manière de *Vidocq* ou du *Comte de Monte-Cristo*. Si j'avais des références en tête, elles étaient plus lointaines et plus diffuses, par exemple le *Barry Lyndon* de Stanley Kubrick, pour l'atmosphère du XVIII^e siècle.

Et comment passe-t-on de romans dont la langue flirte avec celle du XVIII^e siècle à des films où les comédiens doivent être crédibles ?

C'était toute la difficulté. Cela passait par une double nécessité : celle bien entendu de disposer de comédiens capables de s'abstraire en partie du parler d'aujourd'hui ; celle aussi de conserver la langue classique, c'est-à-dire un rythme, un phrasé, une syntaxe, des expressions assez particulières, tout en étant clair et compréhensible pour les spectateurs. Qui, par exemple, connaît encore le mot

"cocange", qui désigne les jeux clandestins ? Pour moi, la référence était à chercher du côté d'écrivains comme Diderot ou Chamfort, dont la langue est toujours intelligente, précise, rigoureuse, à la fois très "XVIII^e" et d'une fraîcheur quasiment intemporelle.

Qui est Nicolas Le Floch ?

C'est un jeune "flic" qui, malgré son âge, est déjà un homme de métier au moment où nous faisons sa connaissance. Et comme beaucoup de personnages de flics de fiction, il y a une certaine ambiguïté en lui. D'abord, il est à la fois le policier Nicolas le Floch à la ville et le marquis de Ranreuil, héritier d'un hobereau breton, à la cour. C'est ensuite un humaniste, un homme cultivé, intelligent, et même éclairé à une époque où la police est encore une chose terrible. Enfin, il me semble que, malgré sa rigueur, sa réserve, sa distance, c'est un homme qui est particulièrement sensible à la tentation de la chair, sensible au sexe dit faible. Mais, je crois que la force du personnage est de se vouloir policier avant toute chose. D'ailleurs, il n'aime pas beaucoup qu'on lui rappelle sa qualité de marquis. Il fait partie de ces gens, quelques dizaines d'années avant la Révolution, qui pensent déjà que le mérite doit l'emporter sur la naissance.

.../...



*Vous avez vous-même été officier de police...
Quel regard portez-vous sur la police de
cette époque ?*

Jean-François Parot, en situant ses romans à la fin du règne de Louis XV a mis, je crois, le doigt sur quelque chose de tout à fait passionnant. Avant même le grand tournant technique et scientifique de la fin du XIX^e siècle – avec des gens comme Alphonse Bertillon, qui invente l’anthropométrie judiciaire – on assiste avec Antoine de Sartine, personnage bien réel, à la naissance de la police pré-moderne, celle qui traversera bon an mal an la Révolution française, l’Empire, les Républiques successives pour arriver jusqu’à nous. Cela correspond à une démarche absolument novatrice – “cabinet noir”, réseau d’informateurs, etc. – qui finira par rejeter l’usage de la torture dans le passé. Jusqu’alors, vous aviez un suspect, vous le passiez à la

moulinette et, en général, il finissait par vous avouer qu’il avait tué la momie de Gengis Khan, dérobé les égouts de Nice ou pire encore ! Dans la seconde moitié du XVIII^e siècle apparaît un corpus de règles de procédures – qui sera codifié sous Napoléon – à mesure que l’on délaisse l’emploi systématique de la violence et le culte des aveux pour se focaliser sur la recherche des preuves. C’est ce qui fait des romans de Jean-François Parot, structurellement, des énigmes : un fait en apparence mystérieux survient, il s’agit d’y apporter une explication rationnelle. On est déjà dans la mécanique d’Agatha Christie avec Hercule Poirot. Au fond, le récit policier classique n’est possible qu’à partir du moment où naît la logique de la recherche des preuves.



Antoine de Sartine, comte d'Alby, lieutenant
général de police de sa Majesté Louis le Quinzième

Faisons savoir à tous que le porteur du présent
ordre, monsieur Nicolas Le Floch, est, pour le bien
de l'Etat, placé en mission extraordinaire et nous
représentera dans tout ce qu'il jugera bon d'ordonner,
en exécution des instructions que nous lui avons
données. Mandons aussi à tous les représentants
de la police et du quai de la Prévôté et Vicomté
de Paris de lui apporter aide et assistance en toutes
occasions, à quoi sommes assurés que vous ne ferez
faute.

Sartine





Handwritten text, possibly a signature or date, written in dark ink on a small piece of paper or parchment attached to the bottom right corner of the page.



Edwin Baily, réalisateur

Producteur de documentaires pendant une dizaine d'années, Edwin Baily est devenu réalisateur et scénariste au cinéma avec *Faut-il aimer Mathilde ?* (1993), à la télévision avec *D'amour et d'eau salée* (1996) et *Trois saisons* (1999). Il a ensuite réalisé pour France 2 un *Maigret* (*Meurtre dans un jardin potager*, 1999), trois épisodes des *Enquêtes d'Eloïse Rome* (2002), *La Vie comme elle vient* (2002), *La Classe du brevet* (2004), et les mini-séries *Le Miroir de l'eau* (2004), et *Petits meurtres en famille* (2006), *La Vie sera belle* (2007).

Comment avez-vous abordé le passage à l'écran de l'univers de Nicolas Le Floch ?

Quand on fait des films pour la télévision, on est généralement confronté à une contrainte majeure : on dispose de trop peu de temps, alors il faut trouver rapidement des parrainages intellectuels et artistiques, des sortes de codes ou de mots de passe qui permettent de se comprendre et de lancer toute l'équipe sur des pistes. Le parrainage que j'ai proposé, assez ambitieux je l'avoue, était le *Sleepy Hollow* de Tim Burton. Au-delà de l'aspect film en costumes, histoire policière, il y avait une dynamique qui m'intéressait, liée au travail de Johnny Depp : *il fait un geste, l'histoire progresse*. C'est la direction que j'ai proposée à Jérôme Robart pour Le Floch : je voulais que ce soit un personnage qui, dès qu'il se met en marche, fait avancer l'intrigue et entraîne le spectateur avec lui. Presque un personnage de bande dessinée au sens où la psychologie n'est pas dissociée de l'action, elle est en action. Il n'y a jamais de pause pour Le Floch, même quand il s'arrête pour parler

avec son ami Noblecourt, avec l'inspecteur Bourdeau, son second, il est obnubilé par l'avancée de son enquête. D'ailleurs, je crois qu'il regarde peu les autres – sauf les femmes ! –, il est tout à sa recherche : comme beaucoup de figures policières, il a un côté obsessionnel, monomaniaque. Mais c'est, je crois, ce qui crée chez le spectateur l'empathie avec le personnage, l'identification au héros et à l'action.

Qu'est-ce qui a été le plus difficile à adapter ?

La vie quotidienne du XVIII^e siècle. C'est une difficulté constante dans les films d'époque. Ça l'est encore davantage ici, du fait que les romans de Jean-François Parot ont la caractéristique de s'appuyer sur une documentation abondante et minutieuse. Leur lecture était déjà pour nous une très grande source d'inspiration. Ensuite, la chef décoratrice Valérie Saradjan, Jean-Christophe Delpias, mon premier assistant, et moi avons réuni une grosse documentation iconographique pour commencer à rêver sur cette époque. Mais tenter de

trouver un simple équivalent en terme cinématographique à la richesse d'un livre est non seulement très coûteux mais aussi extrêmement complexe d'un point de vue technique et artistique. Sur ce plan, par exemple, j'ai été très déçu par l'adaptation cinématographique qui a été faite en 2006 du *Parfum* de Patrick Süskind. Pourtant, elle n'a pas dû manquer de moyens. Je crois que, dans ce domaine, il faut chercher ce que j'appelle des "échanges symboliques", c'est-à-dire s'attacher à des actions, à quelques éléments particulièrement évocateurs et construire autour tout un imaginaire qui renvoie à une époque.

L'évocation de ce XVIII^e siècle à la fois libertin et éclairé faisait partie de ces "échanges symboliques"?

Bien sûr. Le siècle des Lumières, les progrès de la raison, qui poussent à revisiter les croyances, à remettre en question les pouvoirs anciens – celui de l'Église, bientôt celui du roi –, le rapport au privé, au caché, à la pudeur, et cette aspiration à vivre les sentiments, la sexualité de manière plus libre, plus directe, plus débridée, tout cela correspond chez le spectateur à un imaginaire historique, littéraire, artistique clairement identifié. Et c'est passionnant de disposer d'un personnage principal que ses fonctions de policier amènent à traverser toute cette époque, à entrer partout, des maisons closes au château de Versailles.





*Papiers du commissaire
Nicolas Le Floch.
Affaire de l'Homme
au ventre de plomb,
octobre 1761.*

quatre-vingt-onze et le vingt
septième
Louis

Hostel de Ruissec, 23 octobre 1761

Cadavre d'un homme allongé sur le sol.
Visage réduit, convulsé, effrayant.
Coup de feu à bout portant. Tissus
de mousseline de la cravate et de la
chemise brûlés. ~~Pl~~ Plaie noire.
Ouverture de la largeur de la balle à
demy fermée sur l'épiderme. Un peu
de sang coagulé visible, mais sur tout
épanché dans les chairs.
Le cadavre a les traits d'un
vieillard édenté. Li ble
avoit pourtant

Trouvez-vous demain à quatre heures
à l'église des Carmes, rue de Vaugirard
dans la chapelle de la Vierge.
Une personne vous y attendra qui
souhaite bénéficier de vos lumières.



Jérôme Robart, Nicolas Le Floch

Après des études au Conservatoire national d'art dramatique de Paris (1993-1996), on a pu voir Jérôme Robart à la télévision dans *Cauchemars* (Douglas Law), *Tout va bien, c'est Noël* (Laurent Dusseau), *Longtemps après la dernière note* (Mario Fanfani), *Les Bleus : Premiers pas dans la Police, Reporters*, etc., et au cinéma dans *Selon Charlie* (Nicole Garcia), *Sans cœur* (Michèle Rosier), *La Frontière de l'aube* (Philippe Garrel)... Au théâtre, il a joué entre autres dans *Pitbull* (mis en scène par Joël Jouanneau) et *Marcia Hesse* (mis en scène par Emmanuel Demarcy-Motta). Auteur dramatique, il a mis en scène ses propres pièces, notamment *Eddy, f. de pute* et *Fiji the lover*.

D'où est venue l'envie d'incarner Nicolas Le Floch ?

De l'enfance. C'était le désir un peu naïf d'incarner un personnage portant cape et épée, montant à cheval. C'est un fantasme, un rêve d'enfant, de comédien, et forcément un rêve un peu narcissique... Ce rêve, je l'ai fait très jeune et j'ai travaillé pour le réaliser. Au Conservatoire, j'ai pratiqué l'escrime et l'équitation, en me disant que ça ne servirait peut-être pas à grand-chose mais en gardant toujours dans un coin de ma tête cette idée d'interpréter un héros romantique, un pirate, un chevalier, etc., et la volonté de m'y préparer.

Le XVIII^e siècle faisait-il aussi partie du fantasme ?

Bien sûr. Le XVIII^e siècle tel qu'il a réellement existé, je n'ai au fond pas grand-chose à en dire. J'ai voyagé dans une époque qui m'a été construite par d'autres : auteur, scénariste, réalisateur,

décorateur, costumier... Pour moi, comédien, l'important est que cela fonctionne comme une réalité de fiction, un espace construit par et pour le cinéma. Du coup, cela permet d'entrer dans le vif du sujet, en laissant jouer les échos de cette époque dans la nôtre. Par exemple, il me semblait intéressant que l'action se déroule vers 1760, une trentaine d'années avant la Révolution. Cela n'a pas besoin d'être souligné mais c'est forcément un élément qui parle au spectateur. On sent immédiatement qu'on est dans un moment de transition, les droits de l'homme sont en train de naître dans une société violente, hiérarchique et autoritaire, à la fois éclairée sous certains aspects et totalement décadente sous d'autres. Une époque est en train de s'achever, une autre d'émerger. C'est ce "frottement" qui est passionnant.

.../...



Ce "frottement" ne caractérise-t-il pas aussi votre personnage ?

Si, bien sûr, et d'abord à cause de son identité : s'il est le commissaire Le Floch, il est aussi le marquis de Ranreuil. La question de ses origines est peu développée encore, mais on dispose de quelques éléments : il est le fils illégitime d'un noble de province qui l'a reconnu avant de mourir, il a été élevé par un prêtre... Cela fait de lui un homme double, ou plutôt un personnage entre deux mondes : d'un côté, son métier de policier l'amène à se mêler au peuple mais sans lui appartenir, à cause de l'éducation qu'il a reçue ; de l'autre, il a une grande réticence à tenir son rang d'aristocrate quand il se trouve à la cour et qu'on lui rappelle son titre.

Et c'est enfin un serviteur du pouvoir absolu à une époque où s'invente la police moderne...

Il appartient encore à la police d'avant les droits de l'homme, celle du droit de vie et de mort, celle qui peut soumettre les suspects à la question. C'est important pour moi parce que cela détermine la grande zone d'ombre du personnage, son charme ambigu. Il est effectivement le serviteur zélé d'un pouvoir absolu et son costume noir fait à la fois sa séduction et son côté effrayant. Il m'est même arrivé de le voir comme une sorte de Dark

Vador, avec Sartine en Empereur (*rires*) ! En même temps, ce qui est passionnant chez Le Floch, c'est son *éveil*. Sans être à proprement parler quelqu'un qui remet en question l'ordre des choses, qui a des aspirations révolutionnaires, c'est un homme habité par l'esprit de son temps, influencé par le bouillonnement intellectuel des Lumières. En lui, l'humanisme combat la froideur du policier. Il rechigne à utiliser la torture. Ce n'est pas pour autant une affaire de bons sentiments. Plutôt le désir acharné et presque obsessionnel de trouver des preuves, des explications, des éléments solides par une méthode rationnelle. Cela apparaît clairement dans les scènes d'autopsie dans la Basse-Geôle du Châtelet avec le bourreau Samson. On est alors dans la recherche de la vérité, le côté ludique de la connaissance. On quitte la fonction de policier pour aller vers celle d'observateur, d'enquêteur. On manie de la chair morte mais c'est pour y plonger l'aiguillon de la curiosité scientifique.

Comment avez-vous préparé ce rôle ?

De manière extrêmement rapide, puisque je disposais d'une dizaine de jours avant le tournage. Dans l'urgence, le principal enjeu était d'intégrer le texte, qui présentait certaines difficultés de syntaxe et de vocabulaire, travailler sur cette langue du XVIII^e siècle mi-véridique mi-fantasmée afin qu'elle ne paraisse pas théâtrale mais

au contraire naturelle, constamment en train de s'inventer. On ne peut pas aller plus vite que la machine humaine, je veux dire qu'on peut apprendre très rapidement un texte mais, s'il s'agit de l'habiter et de lui trouver des résonances en soi, il faut pouvoir le remâcher, le digérer. Ensuite, le corps a une mémoire. Quand on le sollicite sur telle ou telle réplique, cela file beaucoup mieux et on peut se consacrer à la construction du personnage, avec cette règle de base : moins on a l'air d'en faire, plus on donne l'illusion. Cet aspect passe inmanquablement, surtout dans un film d'époque, par le travail sur les costumes, la coiffure, les répétitions des scènes à cheval ou des combats d'escrime, tout ce qui permet d'aborder une autre masculinité, de trouver un maintien, une manière de bouger, de marcher. J'ai été aussi, bien sûr, guidé par Edwin. Dès le début, il a lancé cette idée du *Sleepy Hollow* de Tim Burton et cela a été une grande source d'inspiration pour les décors, la lumière, l'utilisation par Laurent Machuel, le directeur de la photo, de la fumée pour épaissir l'image. En ce qui me concerne, j'ai envisagé cela comme un point de départ davantage que comme un but à atteindre. Parmi les comédiens qui ont abordé les rôles héroïques, c'est vrai que Johnny Depp est très particulier, perpétuellement dans l'invention, la légèreté, au point d'être parfois un peu décentré. J'ai essayé d'aller dans cette direction.

Heureusement, une forme particulière s'est créée peu à peu, qui permettait de ne plus du tout penser à ces références après les avoir intégrées.

Tout à l'heure, vous parliez de fantasme. Cela signifie que vous avez nourri votre personnage de choses personnelles ?

C'est une question à laquelle il est difficile de répondre. Les choses sont à la fois plus simples et plus complexes. Par exemple, cette rigueur un peu austère de Le Floch, c'est totalement construit. Dans la vie, je ne suis pas du tout comme ça. C'est une contrainte qui m'a été imposée et à l'intérieur de laquelle je me faufile pour la faire sonner à ma manière. Ça me rappelle cette phrase de Rimbaud : "Je lance un coup d'archet : la symphonie fait son remuement dans les profondeurs..." L'acte de jouer, c'est à peu près ça. Je suis dans un décor particulier, je donne la réplique à des partenaires, j'écoute ce que ça fait dans mes profondeurs... Je me prête au jeu, tout entier, je prête ma voix, ma respiration, mon regard, mon corps, etc., à quelque chose qui n'est pas moi. Et je lance un autre coup d'archet.



Le 24 octobre 1761

Nicolas Le Floch à Monsieur de Sartine, lieutenant général de police du Roy,

Sur votre ordre, l'inspecteur Bourdeau et moi nous sommes transportés en l'hostel de Ruissec. Y avons trouvé Lionel de Ruissec mort dans sa chambre, laquelle étoit fermée à clefs. Il y a tout lieu de croire que le jeune vicomte ne se soit pas suicidé mais ait été homicidé : la plaie au torse n'a pas saigné, la blessure est postérieure à la mort. Il y a plus extraordinaire : le cadavre avait les traits d'un épouvantable vieillard édenté. Le hideux barbon avoit pourtant 22 ans et jusques à son trépas étoit officier de la Garde royale et promis à une grande carrière. Nonobstant leur résistance, le corps a été soustrait à ses proches et conduit à la Basse-Geôle du Châtelet afin d'y estre ouvert et examiné.

Quant au comte de Ruissec, le père, commissionnaire aux armées, on répute qu'il est du parti des dévots. Je tiens de Monsieur de Noblecourt (ses anciennes fonctions de procureur général lui ouvrent encore bien des portes et font de luy le depositaire de bien des secrets) les faits suivants : sa charge de général, Ruissec l'a acquise grâce à la dot de sa femme. Avant d'épouser la comtesse, c'étoit un de ces hobereaux qui n'ont pour tout or que celui de leur blason. Seulement des rumeurs de rapines l'ont gêné et il n'a pu obtenir les grands emplois militaires auxquels il pouvoit prétendre. Ses détracteurs tiennent qu'il trafiquoit sur tout : vêtements, fourrage, farine et même la poudre à canon et le plomb des balles.

Je suis, Monsieur, votre dévoué serviteur

N. Le Floch





De haut en bas :
Mathias Mlekuz
Vimala Pons
et François Caron

⊗ PORTRAITS ⊗

PIERRE BOURDEAU (Mathias Mlekuz)
Inspecteur de police, il est le fidèle
second de Nicolas dans toutes ses
enquêtes.

LA SATIN, LA BICHELIÈRE,
MARIE DE LANGREMONT (Vimala Pons)
Jeune femme légère et libre qui
entretient une sincère relation
amoureuse avec Nicolas.

M. DE SARTINE (François Caron)
Lieutenant général de police
de la capitale du royaume
et supérieur hiérarchique de Nicolas.



☞ PORTRAITS ☞

LA PAULET (Claire Nebout)
Tenancière de maison galante,
ce qui fait d'elle une complice
de la police dans la mise
en place d'une surveillance
d'État.

AIMÉ DE NOBLECOURT
(Jean-Marie Winling)
Ancien procureur général
et père spirituel de Nicolas,
il loge son protégé dans sa
propre demeure.



GUILLAUME SCEMACGUS
(Vincent Winterhalter)
Chirurgien de marine et
meilleur ami de Nicolas.

CHARLES HENRI SANSON
(Michaël Abiteboul)
Bourreau de Paris chargé
des autopsies à la Basse-Geôle
du Châtelet.



*Claire Nebout
et Jean-Marie Winling*

❧ FICHE ❧
TECHNIQUE

Adaptation, scénario et dialogues

HUGUES PAGAN

Réalisateur

EDWIN BAILY

Production

JEAN LABIB

Producteur exécutif

MARC ELOY

Direction littéraire

ARIANE GARDEL

Directeur de la photographie

LAURENT MACHUEL

Montage

ISABELLE DEDIEU

Musique originale

STÉPHANE MOUCHA

Cadreur

PIERRE-LAURENT CHENIEUX

Steadicamer

NICOLAS DOLLANDER

Monteur adjoint

THADDÉE BERTRAND

Chef monteur son

GEORGES-HENRI MAUGHANT

Premier assistant réalisateur
JEAN-CHRISTOPHE DELPIAS

Scripte

ELISABETH CHOCHOY

Directrice de casting

PAULA CHEVALLET (A.R.D.A.)

Chef opérateur du son

LAURENT LAFRAN

Chef décorateur

VALÉRIE SARADJIAN

Premier assistant décorateur

MARC LE HINGRAT

Ensemblière

MANUELLE BORGEL

Régisseur d'extérieur

BRUNO MADESCLAIRE

Accessoiriste de plateau

JEAN-LOUIS LALET

Chef costumière

CHARLOTTE BETAILLOLE

Chef maquilleuse

ÉVELYNE BYOT

Régisseur général

ISABELLE SOYER

❧ FICHE ❧
ARTISTIQUE

Nicolas Le Floch
JÉRÔME ROBERT

La Satin / La Bichelière /
Marie de Langremont
VIMALA PONS

L'inspecteur Bourdeau
MATHIAS MLEKUZ

Monsieur de Sartine
FRANÇOIS CARON

Le docteur Scemacgus
VINCENT WINTERHALTER

Monsieur de Noblecourt
JEAN-MARIE WINLING

Le comte de Ruissec
JEAN-YVES GAUTIER

La comtesse de Ruissec
CLAIRE JOHNSTON

Louise Lardin
LYSIANE MEIS

La Paulet
CLAIRE NEBOU

Mauval
ROBERT PLAGNOL

Marie Lardin
AUDREY FRISON

Le comte de La Borde
SAYA LOLOV

Charles Henri Sanson
MICHAËL ABITEBOUL

Catherine
MARIA VERDI

Louis XV
PIERRE REMUND

La Mère Morel
MONIQUE MAUCLAIR

L'enfant
JULES SADOUGH

Lambert / Yves de Langremont
ALEXIS MICHALIK

Madame Adélaïde
AURORE AUTEUIL

Monsieur de Saint-Florentin
PIERRE BANDERET

Truche de La Chau
JEAN-MARC BIHOUR

Madame de Pompadour
CAROLE FRANCK

Bricart
JEAN-PIERRE GOS

Rapace
ERIK LANDREIN

Le vieil Huissier
JACQUES COLLARD

Le docteur Descare
PATRICK ROBINE

Le commissaire Guillaume Lardin
VINCENT NEMETH

La vieille Émilie
MIREILLE FRANCHINO

Tirepot
MAX MOREL

La négrillonne
CARINE JIYA

Le notaire
GÉRARD CHAILLOU

L'exempt
ANTOINE REYES

L'inconnu du bureau de Sartine
ARNAUD XAINTE

Attachés de Presse

France 2 > **Nathalie**

Rouanet : 01 56 22 43 69

Assistée de **Ghislaine**

Orville : 01 56 22 59 97

Compagnie des Phares
et Balises >

Christophe Kerambrun

et **Yoan Jeronymos** :

01 43 73 12 01

Edité par la Direction de la
Communication de France 2,
7, Esplanade Henri de France - 75907
Paris Cedex 15, Directeur artistique des
Éditions : Philippe Baussant.

Photos France 2 : **Gilles Scarella**,
Bernard Barbereau, Jacques Morell.

Conception et réalisation :

Valérie Meylan.

Rédaction : **Christophe Kechroud-
Gibassier**. Chef du service des

Éditions : Marie-Jo Fouillaud.

Chef du service de presse : Anne-Laure

Mosser. Chef du service Photo : Violaine

Petite. Directeur de la Communication :

Stéphane Bondoux. Directrice adjointe :

Pascale Brunetti. Directeur

de la publication : Patrick de Carolis.

Impression : Advence -

N° ISSN 1764 1608. Septembre 2008